Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 29

Artikel: Nouveaux abonnés
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-214057

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le suicide, dit-on, est une lâcheté. Je ne le pense pas, pour ma part. Il n'est pas lâche, l'homme qui, froidement, appuie à son front le canon glacé d'un pistolet ; combine longuement, avec soin, le nœud qu'il va passer à son coup ; attache à ses membres la pierre qui doit le retenir au fond de l'eau ; ou, plus sybarite, entasse dans une chambre les fleurs dont les émanations délétères vont paralyser ses sens. Il voit la mort en face et n'en est séparé que par une heure ou une seconde ; calme, il attend, ou, impétueux, se jette en elle : cet homme n'est point un lâche.

Mais telle est chez l'homme la puissance de l'instinct de conservation, cette hâte de sortir d'une vie à laquelle nous rattachent toutes les fibres de notre être, est à ce point hors nature, qu'on est en droit de se demander si celui qui l'éprouve n'est pas sous l'empire d'une heure de folie.

Il faut en effet, que l'espérance, ce merveilleux sentiment mis par la Providence au cœur de l'homme, et si vivace, se soit complètement éteinte chez lui, pour qu'il puisse prendre cette décision de rompre avec l'existence. Elle a cependant une telle raison d'être, cette espérance, qu'il n'est peut-être aucun de ceux-là qui se tuent dans une minute d'oubli, qui n'eût, peu d'années plus tard, perdu le souvenir intense de la cause qui le porte à se donner la mort.

Est-il donc possible qu'un instant vienne où l'être qui pense et raisonne, n'espère plus ? Le désespoir absolu c'est l'égarement.

La douleur physique, aiguë, constante, semble devoir surtout pousser celui qui l'éprouve à sortir de la vie. Le suicide chez les malades est pourtant des plus rares, parce que personne plus que le malade n'est enclin à s'illusionner ; il fait des projets d'avenir alors que chacun, autour de lui, pleure sa fin prochaine. Les seuls malades qui n'espèrent pas sont les malades qui ne le sont pas.

La misère est plus fréquemment une cause du suicide. Quel est pourtant le malheureux qui, mourant de faim, n'espère que l'heure d'après lui apportera le morceau de pain dont il a besoin ; quel est l'homme ruiné qui ne compte sur l'emploi de ses facultés, sur des spéculations nouvelles, sur la possibilité prochaine de les entreprendre. Ils ne se tuent, ceux-là, qu'alors qu'ils ont perdu tout espoir. Mais il ne pense plus, celui qui n'espère plus. N'est-il pas fou, dès lors ?

« Chagrin d'amour », dit la romance, « dure toute la vie » : la romance ment comme un arracheur de dents. Chaque homme a forcément eu plusieurs chagrins d'amour, par cette raison qu'il est dans sa nature d'aimer, or, lorsqu'il aime, l'homme aime une femme, et « souvent femme varie », dit la chanson, qui ne ment pas comme une romance. Je ferai, d'ailleurs, observer que la chanson dit « souvent » et non « toujours. »

On n'aura donc point de peine à admettre qu'il faut être fou pour se tuer pour cause d'infidélité ou d'abandon de la personne aimée, et il est rare qu'un individu sauvé du suicide où l'a poussé l'abandon de l'objet aimé renouvelle sa tentative : la douleur éprouvée, la commotion produite ont été un dérivatif suffisant. Un sage ferait encore remarquer que, tel qui s'est donné la mort, poussé par la séparation de l'objet aimé, se fût sans doute adressé peu après aux tribunaux pour obtenir cette même séparation ; c'était question de temps.

Le désir d'échapper aux conséquences de la perte de l'honneur entraîne encore souvent l'homme à la destruction de lui-même. Mais de quoi sert la mort, alors qu'elle n'entraîne point la réhabilitation ? N'est-ce point la folie qui l'inspire, et défend à celui qui a failli de voir que son suicide n'entache que davantage sa mémoire, de comprendre que, par le travail et la vertu, il pouvait se relever et, sinon faire oublier, du moins atténuer ?...

Trois siècles avant Jésus-Christ, Marseille était administrée par un conseil de six cents *Timouques* auquel l'homme las de la vie venait soumettre les raisons qu'il avait d'en sortir. On délibérait et si les motifs paraissaient suffisants, l'homme était conduit en un coin de la ville où était déposée la ciguë que les magistrats avaient mission de lui fournir.

J'estime que de si semblable tribunal fonctionnait de nos jours, nombre d'infortunés seraient adressés aux hospices. Un stage de quelques jours imposé aux plus entêtés en guérirait beaucoup encore, et les persévérants ne seraient plus, je le gage, que les gens qui veulent sortir de la vie parce qu'ils sont las de ses jouissances... Ceux-là, on pourrait toujours les envoyer aux aliénés.

Tenir ! Tenir toujours et quand même, telle doit être la consigne. Pas vrai ? La vie n'est pas rose, surtout par le temps qui court, d'accord ; elle a du bon tout de même !

Un homme universel. — Nous avons, samedi dernier, publié une curieuse annonce datant de la fin du XVIIIe siècle. Voici encore une annonce, non moins curieuse, relevée dans une publication allemande du XVIIe siècle.

« Jean Makerl, barbier, fabricant de perruques, maître d'école et forgeron, se charge d'assister les femmes dans les naissances ; il rase et il coupe les cheveux pour deux kreutzers ; il poudre et donne la pommade par dessus le marché. Il raccommode les souliers et fait le neuf, ainsi que les bottes ; il saigne et place des ventouses ; il va dans les maisons pour enseigner les compliments et la danse. Vend de la parfumerie de toute sorte, du papier, du cirage, des harengs salés, des gâteaux au miel, des brosses, des souricières et des bonbons ; des racines qui fortifient le cœur, de la saucisse à griller et d'autres légumes. »

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

20 PAR

RODOLPHE TŒPFFER

A gauche, au bas de la rue, c'est l'église, solitaire la semaine, remplie le dimanche et retentissant de pieux cantiques. Là aussi je vois qui entre, je vois qui sort ; je conjecture, mais moins sûrement. En effet, point de portier. Et il y en aurait un, que je ne serais guère plus avancé ; car c'est le propre du portier de s'arrêter à l'habit ; au delà, il est aveugle, muet, sourd, et sa physionomie ne réfléchit plus rien. Or, c'est l'âme de ceux qui hantent l'église qui m'intéresserait à connaître : malheureusement l'âme est sous l'habit, sous le gilet, sous la chemise, sous la peau, et encore bien souvent n'y est pas, s'allant promener pendant le prêche. Je vais donc tâtonnant, hésitant, supposant, et ne m'en trouve pas plus mal ; car c'est précisément le vague, l'incertain, le douteux, qui fait l'aliment comme le charme de la flânerie.

A droite, c'est la fontaine, où tiennent cour, autour de l'eau bleue, servantes, mitrons, valets, commères. On s'y dit des douceurs au murmure de la seille qui s'emplit ; on s'y conte l'insolence des maîtres, les ennuis du service, le secret des ménages. C'est ma gazette, d'autant plus piquante ainsi que, n'entendant pas tout, il faut souvent deviner.

Là-haut, entre les toits, je vois le ciel, tantôt bleu, profond, tantôt gris, borné par des nuages flottants ; quelquefois traversé par un long vol d'oiseaux émigrant aux rives lointaines par-dessus nos villes et nos campagnes. C'est par ce ciel que je suis en relation avec le monde extérieur, avec l'espace et l'infini : grand trou où je m'enfonce du regard et de la pensée, le menton appuyé sur le poignet.

* * *

Quand je suis fatigué de m'élever, je redescends sur les toits. Là, ce sont les chats, qui, maigres et ardents, miaulent dans la saison d'amour, ou, gras et indolents, se lèchent au soleil d'août. Sous le toit, les hirondelles et leurs oisillons, revenus avec le printemps, fuyant avec l'automne, toujours volant, cherchant, rapportant vers la couvée criarde. Je les connais toutes, elles me connaissent aussi, non plus effrayées de voir là ma tête qu'à la fenêtre au-dessous un vase de capucines.

Enfin, dans la rue, spectacle toujours divers, toujours nouveau : gentilles laitières, graves magistrats, écoliers polissons ; chiens qui grognent ou jouent follement ; bœufs qui mâchent, remâchent le foin, pendant que leur maître est à boire. Et, si vient la pluie, croyez-vous que je perde mon temps ? Jamais je n'ai tant à faire. Voilà mille petites rivières qui se rendent au gros ruisseau, lequel s'emplit, se gonfle, mugit, entraînant dans sa course des débris que j'accompagne chacun dans ses bonds avec un merveilleux intérêt. Ou bien quelque vieux pot cassé, ralliant ces fuyards derrière son large ventre, entreprend d'arrêter la fureur du torrent : cailloux, ossements, copeaux, viennent grossir son centre, étendre ses ailes ; une mer se forme et la lutte commence. Alors la situation devenant dramatique au plus haut degré, je prends parti, et presque toujours pour le pot cassé ; je regarde au loin s'il lui vient des renforts, je tremble pour son aile droite qui plie, je frémis pour l'aile gauche déjà minée par un filet... tandis que le brave vétéran, entouré de son élite, tient toujours, quoique submergé jusqu'au front. Mais qui peut lutter contre le ciel ? La pluie redouble ses fureurs, et la débâcle... Une débâcle ! Les moments qui précèdent une débâcle, c'est ce que je connais de plus exquis en fait de plaisirs innocents. Seulement, si pour franchir le ruisseau les dames montrent leur fine jambe, je laisse la débâcle, et je suis de l'œil les bas blancs jusqu'au tournant de la rue. Et ce n'est là qu'une petite partie des merveilles qu'on peut voir de ma fenêtre.

Aussi je trouve les journées bien courtes, et que faute de temps, je perds bien des choses.

* * *

Au-dessus de ma chambre est celle de mon oncle Tom. Assis sur un fauteuil à vis, l'échine courbée en avant, tandis que le jour glisse sur ses cheveux d'argent, il lit, annote, compile, rédige et enterre dans son cerveau la quintessence de quelques mille volumes qui garnissent sa chambre tout à l'entour.

Au rebours de son neveu, mon oncle Tom sait tout ce qu'on apprend dans les livres, rien de ce qu'on apprend dans la rue. Aussi croit-il à la science plus qu'aux choses mêmes. Vous le trouveriez sceptique sur sa propre existence, très dogmatique sur tel système nuageux de philosophie ; du reste, bon et naïf comme un enfant, pour n'avoir jamais vécu avec les hommes.

Trois bruits distincts m'annoncent presque tout ce que fait mon oncle Tom. Quand il se lève, la vis crie ; quand il va prendre un livre, l'échelle roule ; quand il s'est distrait d'une prise de tabac, la tabatière frappe la table.

Ces trois bruits se suivent d'ordinaire, et j'y suis tellement habitué, qu'ils me détournent peu de mes travaux. Mais un jour...

* * *

Un jour la vis crie, l'échelle ne roule pas, j'attends la tabatière... Rien. Je fus réveillé de ma flânerie, comme un meunier de son somme, quand la roue de son moulin vient à se taire. J'écoute ; mon oncle Tom cause, mon oncle Tom rit... Une autre voix... « C'est bien cela », me dis-je très ému.

Mot d'enfant. — Une Lausannoise, en séjour dans la Suisse allemande, converse, en français, avec la propriétaire d'une boucherie, qu'elle connaît.

La fillette de cette dernière écoute, intriguée, la conversation, à laquelle elle ne comprend mot. Elle demande, en allemand, à sa mère :

« Maman, est-ce que tu parles catholique avec la dame ?

Tout simple ! — On annonçait à quelqu'un la distinction dont venait d'être honoré un pédicure-manucure de sa connaissance.

— Ah ! Qu'est-ce qu'il a donc fait ?

— Des pieds et des mains, pardi !

Kursaal. — Hier, vendredi, a eu lieu la première soirée de gala des spectacles du Grand Guignol, sous la direction de M. Tourrette, ancien directeur de ce théâtre, qui remonte pour Lausanne quelques-unes des pièces qu'il a mises en scène à Paris, notamment les *Nuits de Hampton Club* et l'*Aiguilleur*, etc.

Nouveaux abonnés. — « Chœur des Vaudoises ». — MM. J. Pache. — O. Rapin, avocat. — O. Bécholey. — Benjamin Crausaz. — Francis Weber. — Henri Rouge. — Jules Monneyron. — Albert Noverraz, à Lausanne. — Louis Bredaz, La Chaux s. Cossonay. — Georges Gaudin, Dizy. — Ch. Veillon, Les Plans sur Bex. — P. Pignat, Sion. — Marc Porta, Genève. — Henri Jaggi, Fribourg. — Henri Carrard, Yverdon.

Kefol NEVRALGIE MIGRAINE BOITE 10 POUDRES Fr. 1.80 TOUTES PHARMACIES

Julien MONNET, éditeur responsable.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS